

Inter
Art actuel



Image mobile sous influence Biennale de Lyon 95

Charles Dreyfus

Numéro 65, juin 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dreyfus, C. (1996). Compte rendu de [Image mobile sous influence : biennale de Lyon 95]. *Inter*, (65), 59–59.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1996

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Image mobile sous influence

Biennale de Lyon 95

« La nature, qui sur l'invisible met le masque du visible, n'est qu'une apparence corrigée par une transparence. » Victor HUGO

Le cinéma fête son centenaire : Lyon (la ville des frères LUMIÈRE) se devait, pour inaugurer son Musée d'art contemporain, d'introduire une certaine idée de l'image mobile par le biais de sa troisième biennale : « La capacité qu'a l'art d'aujourd'hui de saisir comme jamais ce que l'on vit et voit et de le restituer au plus près de l'être et de l'instant. La combinaison cinéma/vidéo/informatique permet la saisie directe de l'image en mouvement, le temps réel, la durée, l'interaction et la production virtuelle. »

Toutes ces images d'art parlent, nous parlent des manières de voir, mais surtout de nos multiples formes de cécités : s'il est vrai que l'on ne voit que ce qu'on a dans la tête et que, comme le disait Tristan BERNARD, « les gens veulent sans doute être surpris, mais avec ce qu'ils attendent », il n'en reste pas moins que nous oscillons sans cesse entre sous-exposition et surexposition.

Hiroshi SUGIMOTO se demande comment photographier un film entier en une seule prise de vue. Sa série de photographies noir et blanc rend l'écran éblouissant au milieu d'une salle obscure (par l'accumulation des images dans l'objectif). Il touche au plus petit commun multiple entre photographie et cinéma, en ramenant le film à la lumière seule. Nam June PAIK déjà avec une boîte fluxus, *Zen for film*, n'avait donné que l'entame. Les suiveurs de PAIK s'attachent par trop à l'esthétique de ses téléviseurs abstraits. Avec son *art-temps* il dit vouloir s'échapper du temps linéaire... afin de saisir l'éternité : « La vidéo, c'est le rêve : les deux présentent la même structure temporelle. »

De son côté, la *Télévision psycho-esthétique* de VOSTELL est ainsi avancée : « Je travaille actuellement avec des neurologues spécialisés dans l'étude du cerveau afin de lier directement l'écran de télévision aux ondes du cerveau, sans caméra et sans l'intervention de chaque interprète. Il s'agit de rendre visible le processus de la pensée humaine, de faire un documentaire sur la production esthétique telle qu'elle s'élabore dans le cerveau. »

Penser l'avenir, changer la vue pour survivre.

Pourquoi ne sommes-nous pas éblouis par l'étalage (souvent pâlot) de toute cette maîtrise des technologies nouvelles ? Nous mettre à tout prix en face de telle ou telle réussite, à l'explication simple (où l'inexplication devient inexistante), et nous courons revêtir nos plus beaux habits de parapsychologues.

Tony OURSLER nous parle des troubles psycho-pathologiques dont souffre l'individu, psychopathe en puissance à l'âge de la domination médiatique. Dans *Sphères d'influence, Diamond* (1985), la voix off ne manque pas de nous dire : « La force de l'image mentale n'a pas de dimensions, sa largeur et sa profondeur ne peuvent se mesurer qu'à l'aune des contes de fées. » Pétales vivants ou papillon, peu importe : il faut laisser du temps au temps... notre vision fera le reste. Vision optimiste qui table à souhait sur la complexification croissante de l'architecture cellulaire libertaire ou simplement toile de fond sur laquelle se profile inévitablement l'élaboration d'un concept du temps exagérément solidifié ?

Carsten HÖLLER, lui, est entomologiste et partage la conception du biologiste Richard DAWKINS selon laquelle la théorie darwinienne de la sélection naturelle serait à reconsidérer du point de vue de l'évolution génétique. Il met en avant la détermination culturelle. Artistiquement il manipule le mécanisme biologique, en bourrant six mois durant le petit crâne de bouvreuils jusqu'à leur faire chanter *Ciao belle ciao*.

On peut toujours passer du technotruc au technomachin en s'améliorant considérablement. L'art on le sait ne mange pas de ce pain, l'art ne s'améliore pas.

La seule bouffée d'air frais de cette biennale réside dans notre expérience du réel devant certaines œuvres : celles qui sans éluder le rapport art/technique ne s'éloignent pas trop de la pensée des sages de l'Inde : qu'il n'existe pas d'univers extérieur autonome en dehors de la manifestation humaine. Assertion proche de la neuropsychologie nous informant que l'un des hémisphères cérébraux représente

« nous dans le monde » et l'autre « le monde en nous ». Le professeur F. CAPRA assimile le processus de création constant à la physique subatomique : « Pour le physicien moderne, la danse de Shiva est la danse de la matière subatomique. Comme dans la mythologie hindoue, c'est la danse continue de création et de destruction entraînant l'univers entier ; c'est le fondement de toute existence et de tout phénomène naturel. Les photographies des particules en interaction dans la chambre à bulles qui témoignent du rythme continu de création et de destruction dans l'univers sont des images de la danse de Shiva égalant celles des artistes indiens par leur beauté et leur signification profonde. »

Technologie et art poursuivent leurs histoires juxtaposées et sédimentées – et c'est tant mieux. •

Charles DREYFUS



Slippery Traces: The Postcard Trail, 1995. George LEGRADY



(Sans titre), 1995, installation interactive, Gary HILL



Corners of the World, installation interactive, Gary HILL

3^e Biennale d'art contemporain de Lyon ; installation, cinéma, vidéo, informatique ; Musée d'art contemporain, Cité internationale, Palais des Congrès ; du 20 décembre 1995 au 18 février 1996.